

 Presse Presse web

LE FIGARO

Le Figaro (site web)

vendredi 7 octobre 2022 - 10:34 UTC +02:00 2494 mots

Culture ; Musique

Exporter au format PDF

Exporter au format RIS

«Instants classiques» N°71 : Et Pauline devint Viardot

Si l'on redécouvre ces dernières années la Viardot compositrice, c'est d'abord comme interprète que la muse a marqué l'histoire de la musique, comme le rappelle Marina Viotti dans son dernier album.

Chers abonnés,

Après la Pompadour, voici une autre figure féminine clef dans l'histoire de la musique française. 5 juillet 1836... Dans le nord de Londres, une cavalière s'engage, comme chaque matin, dans ce qui n'est pas encore Regent's Park, pour s'adonner à son sport favori. Dans les frimas et au milieu des 160 hectares encore parsemés de trouées béantes, n'attendant qu'à être comblées par les équipes de l'architecte-urbaniste John Nash, Maria Malibran pousse sa monture au galop. La diva, en pleine tournée de l'autre côté de la Manche, profite de ce rare moment de solitude et de tranquillité pour s'aérer l'âme et l'esprit. Ces séances d'équitation, auxquelles elle a pris goût avec son premier mari Eugène Malibran, lui sont devenues aussi indispensables que l'air qu'elle respire. Elle n'y renoncerait pour rien au monde. Même si son nouvel époux, le violoniste belge Charles de Bériot (ancien violoniste attiré du roi Charles X), la sachant enceinte de plusieurs mois, tente ce matin-là de l'en dissuader. Maria ne veut rien entendre. Quelques minutes après avoir commencé sa course, son cheval devient hors de contrôle. Elle a beau appeler à l'aide, et plusieurs passants s'efforcer de venir à son secours, attrapant l'animal par la bride, la chute est inévitable. Elle s'en relève... Et, laissant sa force de caractère l'emporter sur son instinct, qui lui dicte de se mettre au repos, décide de faire comme si de rien n'était, et de maintenir tous ses engagements à venir.

En tant que chanteuse, elle ne sait que trop bien, pourtant, que le corps ne ment pas. Et les souffrances qu'elle ressent depuis cette chute fatidique sont autant de signes avant-coureurs qui auraient dû l'alerter. 13 septembre. Après avoir un premier temps songé annuler sa participation au Festival de Manchester en raison de vives douleurs à la tête, elle décide finalement de s'y rendre. Pendant le concert de l'après-midi, les spectateurs des premiers rangs scrutent son visage endolori. N'écoutant que sa fierté, la chanteuse pousse jusqu'à la fin de la seconde partie. Sa performance du soir ne sera pas des plus brillantes non plus. On rapporte que la Malibran passera une grande partie du concert à chanter, appuyée au piano. Le lendemain, la cantatrice semblera pourtant avoir retrouvé sa force d'antan. S'offrant même le luxe d'accompagner son mari au piano dans la spectaculaire sonate des *Trilles du diable* de Tartini. Mais à l'heure des bis, alors que la foule l'appelle en l'acclamant, elle s'écroule en coulisses. Le 15 septembre, c'est à peine si elle a la force de se trainer jusqu'à l'église où elle aurait dû chanter à nouveau. On la ramène de force dans sa chambre, où elle décédera quelques jours plus tard, des suites d'un hématome sous-dural. Maria n'a que 28 ans. Son aura dans toute l'Europe, et notamment en France, est phénoménale et sa mort fait l'effet d'une déflagration... Mais elle laisse sans le savoir le «chants» libre à **Pauline**, dont elle avait prédit quelques années plus tôt qu'elle les «effacerait» tous.

Pauline Garcia a à peine quinze ans lorsque disparaît «La Malibran.» Par un curieux coup du destin, elle avait fait ses débuts sur scène quelques jours à peine avant la chute de sa sœur. Non comme chanteuse mais comme pianiste, un art dans lequel elle excellait. Accompagnant, lors d'un concert à Liège, Maria et son violoniste de mari. Selon la légende, c'est sa mère, Joaquina (la seconde épouse de Manuel Garcia), qui l'aurait incitée à abandonner le clavier pour se consacrer finalement corps et âme à l'opéra après le décès de Maria. Lorsqu'elle se présente à son tour comme chanteuse sur la scène parisienne, deux ans plus tard, revêtue des mêmes atours que son aînée, il lui faut affronter les regards inquisiteurs d'un public qui ne peut s'empêcher de la comparer sans cesse à Maria, tenté de voir en elle sa réincarnation. Alfred de Musset parlera d'une «*ressemblance surnaturelle*». Ce qui ne l'empêchera pas de s'éprendre d'elle quelques mois plus tard.

Pourtant, **Pauline** ne tarde pas à se faire un prénom. Et un nom bien à elle. Ne s'étant jamais résignée à abandonner le piano, celle qui est également compositrice est une artiste complète. Férée d'arts et de littérature. C'est à George Sand qu'elle devra son mariage avec Louis Viardot, directeur du Théâtre Italien, après que cette dernière l'aura découragée de céder aux avances de Musset. Autour du couple se pressera bientôt le Tout-Paris des intellectuels et des artistes, qu'ils recevront l'été dans leur maison de Bougival. Delacroix, Tourgueniev, Sand, Chopin, Bizet, Gounod. Ces derniers compositeurs ne se contentent pas de l'écouter. Ils écrivent aussi pour elle.

Car si ses débuts de chanteuses la voient surtout reprendre les tubes belcantistes qui avaient fait la réputation de sa sœur et de son père (et qu'elle avait entendus dès son plus jeune âge), son ambitus détonnant - on évoquera notamment la somptuosité de ses graves - ainsi que sa capacité sans égale à incarner les personnages qu'elle habite, subjuguant peu à peu la plupart des compositeurs français. Berlioz, qui voit en elle «*une des plus grandes artistes qui viennent à l'esprit, dans l'histoire passée et présente*», décide de réécrire l' *Orphée* de Gluck à sa démesure. Elle jouera aussi un rôle non négligeable dans l'accouchement de ses futurs *Troyens* . C'est encore elle qui aurait créé, en privé, le rôle de Dalila avant que l'opéra de Saint-Saëns ne soit créé à Weimar. C'est toujours pour elle que Charles Gounod, qui avait fait sa connaissance à Rome alors qu'il n'était encore qu'un tout jeune pianiste, finira par écrire *Sapho* .

Autant de pages qui écriront la grande Histoire de la musique française, et qui donnent la mesure de talent phénoménal d'interprète de **Pauline** Viardot. Un talent auquel Marina Viotti rend un vibrant - et impressionnant - hommage pour son premier récital solo avec orchestre. Portrait en plein et en creux de l'une des muses les plus importantes du XIXe siècle français.

LE DISQUE de la semaine

Marina Viotti, Les Talens Lyriques, Christophe Rousset : *A Tribute to Pauline Viardot* (Aparté). Comment résumer une vie de musicienne de la richesse de celle d'une femme comme **Pauline** Viardot ? C'est l'impossible équation que s'est efforcée de résoudre la mezzo helvète Marina Viotti, pour son premier récital solo avec orchestre. Une éblouissante réussite, tant la jeune chanteuse, elle-même issue d'une célèbre dynastie de musiciens, parvient ici à restituer l'incroyable variété de répertoire de son illustre aînée, tout comme son sens dramatique. Celle que l'on retrouvera bientôt dans *La Périochole* dirigée par Marc Minkowski et mise en scène par Laurent Pelly au Théâtre des Champs-Élysées (une prise de rôle) et qui doit aussi faire cette saison ses débuts à l'Opéra de Paris, est d'ailleurs en ce moment même à Rome pour chanter *Alceste* de Gluck : l'un des grands succès de Viardot avant elle. Et c'est sans surprise avec Gluck qu'elle a choisi d'ouvrir les hostilités de ce disque renversant. Pas avec *Alceste* , mais avec le vertigineux «Amour viens rendre à mon âme» qui termine le premier acte de son *Orphée et Eurydice* revisité par Berlioz. Dès les premières phrases du récit, on est subjugué par la rondeur du timbre et la sensualité vocale de Viotti. Ce qu'elle confirme au fil des lignes virtuoses de l' *aria* , où l'on se laisse emporter par la fougue de ses vocalises et surtout cette grisante capacité à passer de l'aigu le plus lumineux à la puissance de graves telluriques.

Si l'ambitus dont elle fait preuve dans cet air introductif impressionne, c'est toutefois son sens du drame, et cette présence scénique qu'elle parvient à rendre «audible» par la magie des studios, que l'on retient à la fin de ce voyage. Après la délicatesse de ses Bellini et de ses Rossini (enivrante «Una voce poco fa», irisée de mille couleurs et pleine de ce piquant qui sied si bien au personnage de Rosine), comment ne pas se laisser émuouvoir, de fait, par la profondeur et la gravité de sa *Sapho* ? Son interprétation comme au bord du précipice, entre espoir et abandon permanents, du somptueux «Ô ma lyre immortelle» laisse sans voix. Et que dire de sa Dalila onirique à souhait, tour à tour enivrante ou effrayante (toujours ces graves telluriques), dans le célèbre «Amour viens aider ma faiblesse» qui referme ce récital ?

Distillant des sonorités idéales de caractère, avec des cordes graves gonflées à bloc et des cuivres d'une rare précision (très belle ouverture de *Semiramide* de Rossini, d'un arc dynamique bluffant), Christophe Rousset et ses Talens Lyriques apparaissent comme les partenaires idoines pour ce voyage contrasté dans tout le XIXe siècle. Leur adaptabilité et la patte sonore de leurs instruments anciens ne faisant que renforcer le sentiment de plongée dans l'Histoire, hélas par trop oubliée, de cette interprète de génie qu'était Viardot.

Mon coup de cœur de la semaine.

ET AUSSI...

Jodie Devos, Brussels Philharmonic, Pierre Bleuse : *Bijoux perdus* (Alpha). Sabine Devieille n'était pas la seule à triompher en *Lakmé* ces jours derniers. Tandis que sa collègue française revêtait à nouveau les habits de la célèbre brahmane à la salle Favart, dans une nouvelle mise en scène de Laurent Pelly, la colorature belge Jodie Devos endossait elle aussi le rôle à l'Opéra Royal de Wallonie, dans une mis en scène de Davide Garattini Raimondi qui voyait le retour de l'ouvrage à Liège, après presque trente ans d'absence. C'est dire l'aura acquise, ces dernières années, par la chanteuse de 33 ans, dont l'aigu lumineux et encore délicieusement juvénile, n'a d'égal que sa personnalité solaire et pétillante en diable.

Autant de qualités qui irisent la totalité de ce nouvel album, qui fait suite au remarquable *Offenbach colorature* qu'elle avait enregistré en 2019 avec la complicité du Palazzetto Bru Zane. Après un détour par la mélodie anglaise - ou inspirée par les poètes anglais - sur le charmant *And Love Said* (dont j'avais eu le plaisir de vous vanter les mérites dans ces colonnes), la voici donc de nouveau sur les rivages de l'opéra-comique français, pour cet hommage à l'une des figures les plus fascinantes des années 1850, que le public d'aujourd'hui - comme de trop nombreux artistes - ont hélas oubliée : la soprano belge Marie Cabel. C'est pour elle, dont l'agilité vocale défiait, paraît-il, l'entendement, capable de prouesses pyrotechniques et de cabotinages ornementaux qui défrayaient volontiers la chronique, qu'Ambroise Thomas aurait rajouté à son opéra *Mignon* l'extravagante Polonoise «Je suis Titania la Blonde », qui referme ce récital-hommage par un doux grain de folie.

Un grain de folie doux-amer, lorsque l'on sait que Marie Cabel termina sa vie dans la misère, internée à Maisons-Laffitte pour «instabilité mentale», après avoir collectionné les triomphes à Paris dès l'âge de 26 ans. C'est avec *Le Bijou perdu* d'Adolphe Adam (qui donne son titre à l'album) que la chanteuse s'était faite connaître triomphalement. Et c'est sans surprise cet ouvrage, dont Jodie Devos a choisi de retenir la mélancolique et délicate romance de l'acte trois, «Pour rester en cette demeure», qui tient lieu de pivot à ce disque-portrait. Car loin de vouloir la réduire à ses seules qualités techniques de «rossignol» indomptable, la soprano a voulu rendre justice à la complétude de son aînée. Aussi redoutable dans la légèreté teintée d'onirisme de *L'Etoile du Nord* ou l'insaisissable Dinorah du *Pardon de Ploërmel* de Meyerbeer - où Devos fait elle aussi merveille en imaginant de folles cadences, que dans des rôles plus profonds. Comme la mélancolique Elisabeth du *Songe d'une nuit d'été* d'Ambroise Thomas, ou la dramatique *Jaguarita l'Indienne* de Halévy. Une complétude que l'on retrouve idéalement en Jodie Devos, dont la diction impeccable ne fait que souligner le sens du théâtre et la grande variété des intentions... Magnifiquement soutenue en cela par la direction pleine de dynamiques et richement colorée de Pierre Bleuse, à la tête du Brussels Philharmonic.

Orchestre national de Cannes, Benjamin Levy (dir.), Guillaume Andrieux, **Pauline** Sabatier, Patricia Petibon, Laurent Naouri, Marion Tassou... : *Croisette* (Érato). Il y a une vie avant le cinéma. C'est ce que semble vouloir rappeler l'Orchestre de Cannes et son chef Benjamin Levy, avec *Croisette* . Cet album joyeux et coloré comme une plage de la Côte d'Azur sous le soleil, revisité avec éclat et classe l'opérette et la comédie musicale française des Années folles. «*Des années qui virent la naissance des palaces de Cannes, du Majestic au Martinez, rappelle Benjamin Levy. Et forgèrent le mythe de cette Riviera rêvée qui était celle de Fitzgerald, Picasso ou Hemingway.*» Une Riviera que compositeurs et librettistes (de Willemet à Guitry) n'hésitèrent pas à mettre en scène dans leurs propres ouvrages. Croquant avec humour et tendresse cet univers bigarré, où se croisaient premiers nouveaux riches et ultimes représentants d'une Belle Époque déjà révolue. De *J'adore ça!* à *P.L.M.* (Paris-Lyon-Méditerranée) d'Henri Christiné, la Côte d'Azur y est un personnage récurrent. «*Mais ces sujets y sont toujours traités avec une folle élégance*», insiste Benjamin Levy. Un avis partagé par la mezzo soprano **Pauline** Sabatier, à l'origine de ce projet avec Levy. «*??!! y a trois ans, nous avions donné au Majestic un concert qui prenait la forme d'un duo de chefs gustatif et musical, sur le thème des Années folles. Et à l'issue du concert, pendant le cocktail, énormément de spectateurs étaient venus nous trouver en nous exprimant leur joie d'avoir découvert ou redécouvert toutes ces musiques, et nous pressant de les enregistrer. ?»*

Autour d'elle, le chef, découvert en grande partie lors de ses collaborations avec la compagnie des Brigands, a rassemblé une troupe de chanteurs comédiens dont l'abattage, le sens de la comédie, du rythme et de la compréhension stylistique de ces titres témoigne du spectaculaire regain d'intérêt de nos chanteurs lyriques pour le répertoire. Patricia Petibon et Laurent Naouri?? Impayables dans le «duo des Palétuviers» extrait de *Toi c'est moi* . Amel Brahîm-Djelloul? Divine de fraîcheur en *Ciboulette* de Reynaldo Hahn. Marion Tassou? Sensuelle en diable en Gilberte évoquant ses rêves d'amant dans *Pas sur la bouche* . Guillaume Andrieux? Plus vrai que nature en contrôleur aussi pointilliste que pointilleux dans *P.L.M.*

Mais la vraie star de cette Croisette, et qui n'a pas volé sa récente «?étoile?» d'orchestre national, c'est la phalange cannoise elle-même. Se souvenant qu'en ce temps-là, Reynaldo Hahn et André Messager eux-mêmes avaient leurs habitudes dans la fosse de l'Orchestre du Casino, ses musiciens déploient, d'ouvertures en duos, des couleurs délicieusement nostalgiques. D'une rare délicatesse. Et dont le sourire permanent, plus boisé que cuivré - opulence des orchestrations «?reconstituées?» par Thibault Perrine et Robin Melchior, nous transporte sur la Croisette à train d'enfer.

La citation À VOTRE ÉCOUTE

N'hésitez pas à partager avec moi vos propres coups de cœur (ou déceptions), et à me faire part de vos remarques sur cette lettre.

Bonne semaine et bonnes écoutes! Prochaine édition, prochaines émotions.

Note(s) :

Mise à jour : 2022-10-07 10:34 UTC +02:00



Certificat émis le 10 octobre 2022 à Bibliothèque-Nationale-de-France à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20221007-LFF-9e7511c5-430c-11ed-8ff0-a0369f91f304